

FUTURBULENCES / SALON DE LA BASTILLE

ANNICK ZIMMERMANN

Si les turbulences sont le lot de tous, le rapport au temps reste une affaire intime qui, à l'heure de la norme instituée par le plus grand nombre, renvoie chacun au cœur de lui-même. Le passage d'un millénaire à l'autre n'est sans doute pas neutre; pas plus que ne l'est la journée qui s'écoule pour en devenir une autre, tout à la fois semblable et différente.

Notre sensibilité et notre imaginaire, notre culture et nos origines, nos humeurs, y compris les mauvaises, et notre humour, pourquoi pas notre cynisme - parfois notre confiance -, nos peurs, notre rapport à l'Histoire - à notre histoire aussi..!..., notre dédain pour les caprices du calendrier, qui n'en est qu'un parmi d'autres, ou pour les calculs de numérologie, bref ce qui nous rend singulier induit ce lien si personnel au temps, ponctué de secondes, de minutes, d'heures organisées en journées, et de mois en années, qui font tant de siècles qu'un millénaire est aux portes des agendas. Mais toujours le temps passe. Et chacun a sa manière de le vivre ou de le subir, d'en être ou non effrayé, et de privilégier le passé, le présent ou l'avenir.

Annick Zimmermann est de ces artistes qui n'ont d'alibi que leur propre survie. Dans ses toiles qui ne sont pas des prétextes, mais une quête inscrite dans un temps hors frontière, où d'autres se reconnaissent et puisent nourriture, rêve ou apaisement, Annick Zimmermann donne couleur et forme à ce qui l'étreint ou la blesse, à ce qu'elle reçoit, observe et ressent, à ses torpeurs, ses gaités, ses doutes, ses jeux et ses métamorphoses. L'avènement d'une année, voire d'un millénaire, n'est jamais que l'indicible prolongement du chemin. L'essentiel est d'adhérer au temps, d'être rassemblé, uni à soi-même sans craindre ce qui vient.

Celle qui aime les lieux et les êtres ne traduit ni ne restitue un paysage dans son pittoresque. Inlassablement Annick Zimmermann peint dans un rapport attentif à autrui, à l'écoute de ce que l'autre lui dit d'elle-même. Elle guette en silence ce que lui racontent l'Afrique aux murs d'argile, le Tonkin aux rizières bleutées, aux silhouettes tranquilles, et abandonnées, Venise aux couleurs de la Renaissance qui se reflètent en eaux troubles. L'élément figuratif n'est saisi que pour renforcer l'influence du lieu dans un paysage intérieur.

La nécessité du peintre est ici de tout dire: le trop plein, l'excédent, la colère qu'elle regrette, la solitude originelle que traduit l'épaisseur de la matière picturale. Mais Annick Zimmermann veut alors estomper ce qui est trop intense, protéger ce qu'elle cherche à donner, ce qu'elle

ressent au-delà de la violence. Pour y parvenir, elle aplanit les reliefs, ponce la peinture jusqu'à en enlever la majeure partie, étouffer cette rage qui consume la vraie vie. Le rendu sera si souple qu'il aura perdu de sa force. A trop gommer la vie, celle-ci en devient fade. L'artiste devra nourrir à nouveau sa peinture car elle n'a pas tout dit. Si la surface reste soyeuse et fine au toucher, l'œuvre n'est jamais lisse.

Dans cette technique qui nécessite de l'habileté pour ne pas appauvrir ni défoncer la toile, l'artiste n'obstrue pas la surface en recouvrant de peinture la couche antérieure ; en polissant, elle dévoile ce que la matière révèle, ce qui est en train de naître en profondeur. Ne reste que l'essentiel, épuré: la trace du temps, un chemin vers soi-même.

Karine Ciupa

Futurbulences/Salon de la Bastille (juin 1999)